

m é m o i r e

plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

19

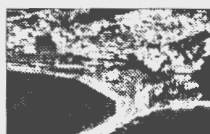
Voici, aujourd'hui, pour votre plaisir nous l'espérons, l'image d'une ville, penchée vers son port, grimpant vers ses montagnes avec, promesse de vacances, un petit bateau solitaire. Image paisible d'un passé dont, jour après jour, *Mémoire Plurielle* vous conte l'histoire, les histoires :

Bougie, Paul Robert et son dictionnaire, Henry Bordeaux à Marrakech, la fabrication d'une bande dessinée, l'étymologie du nom de Tunis, et, bien entendu, la revue des livres récemment parus.



La parole

nous appartient



Espace historique

3

Bougie, au cœur de la Kabylie

Yvan Comolli



Ecrivain public

16

Marrakech, années 20

Henri Bordeaux, Jules Borély

Hommes singuliers

20

Paul Robert, l'homme du dictionnaire

Janine de la Hogue



Le jardin des arts

24

Naissance d'une bande dessinée

Evelyne Joyaux



Point livres

31

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Les chemins de mémoire

37

Pourquoi Tunis? L'étymologie d'un nom de ville

Arthur Pellegrin



Brève

40

Qui êtes-vous, Andrée Montero?

édité par Mémoire d'Afrique du Nord,

119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél/Fax : 01 45 42 78 75.

Directrice de la publication : Janine de la Hogue

Comité de rédaction: Janine de la Hogue

Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Jean-Claude Léonard.

Trésorier : Raymond Albert

Adhésions à Mémoire d'Afrique du Nord :

actif : à partir de 30 F. *bienfaiteur* : à partir de 90 francs. *donateur*: 300 francs

Abonnement à *Mémoire Plurielle* : *adhérent* : 60 F. *non adhérent* : 100 F.

Le numéro : 30 F.

Réalisation : BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. Tél/Fax : 01 53 19 02 60.

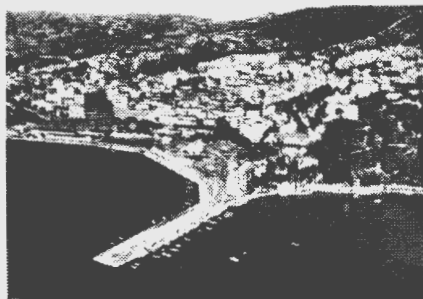
Impression : Instaprint, à Tours

Commission paritaire : n° 0101G.78541 ISSN : 1284-43221

Bougie, au cœur de la Kabylie

Yvan Comolli

Yvan Comolli est un enfant de Bougie. Son père, son grand-père ont été des personnages de la ville. Jacques Augarde, notre président, fut le dernier maire de Bougie. Quinze ans auparavant, il avait succédé à César Comolli qui fut ensuite président du conseil général du département de Sétif, pendant cinq ans, jusqu'à l'indépendance de l'Algérie. Tous ceux qui ont eu le bonheur de connaître cette ville, ou mieux d'y vivre, ne pourront pas l'oublier. C'est ce que nous dit si bien Yvan Comolli dans un ouvrage magistral qu'il a consacré à sa ville natale, ouvrage très documenté, très illustré. Il nous raconte ici les débuts historiques, conditionnés, pourrait-on dire, par le relief et la position géographique qui ont fait longtemps de son port l'un des abris les plus sûrs de la côte.



Des écrivains, des peintres ont chanté « la perle de la Kabylie ». On sait, grâce à eux, que l'air y était plus léger qu'ailleurs, le soleil plus radieux et la mer plus accueillante ! Son histoire, très ancienne, est aussi très tumultueuse. Nous apprenons ainsi que si Bougie fut, un temps, une capitale importante, elle est restée singulière par sa situation géographique, son contexte kabyle, et restera unique pour tous ceux qui l'ont aimée.

Quand j'étais jeune et que mes yeux s'ouvraient sur cette exceptionnelle contrée où le sort m'avait fait naître, je nourrissais un sentiment de jalousie tenace contre Djidjelli.

J'étais si fier de ma ville natale, campée dans son site unique au pied du Gouraya, noyée dans une nature d'une sauvage beauté. Et je me demandais toujours pourquoi Bougie donnait l'impression d'une ville figée dans une léthargie, dans une modestie inexplicables.

Pourquoi Djidjelli, trois fois moins peuplée, dix fois moins attirante par les sites environnants, semblait vivre beaucoup plus intensément, beaucoup plus brillamment ? Pourquoi parlait-on dans le Constantinois et en Algérie des hommes politiques de Djidjelli et pas de ceux de Bougie ? Pourquoi, le 14 juillet, selon la tradition, la Marine nationale détachait à Bougie, dans cette rade unique, un modeste torpilleur, alors que Djidjelli, bénéficiaire d'un croiseur, se gratifiait de réjouissances sans fin ?



La vallée de la Soummam (El Flaye) au-dessus de Sidi Aïch.

Les filles n'y étaient pourtant pas plus belles que celles de chez nous. Et pourquoi les Bougiotes « aisés » se précipitaient-ils en fin de semaine pour aller jouer au casino de Djidjelli alors que Bougie devait se contenter d'un bal des Boulomanes ou de l'Harmonie municipale « Les enfants de Bougie » ?

Bref, Bougie, sérieuse et réservée, dans l'écrin incomparable que la nature lui avait offert, voyait, à l'autre bout du golfe, sa petite voisine jouer le rôle, quelquefois envié, de la fille légère et de la vie débridée. L'influence de la géographie sur les mentalités est profonde, et je suis resté encore plus fier de ma ville, dont les tourbillons d'une histoire pourtant singulièrement tourmentée, autour de ce berceau de notre humanité

qu'a été la *Mare nostrum* des Romains ont toujours souligné la singularité. Les événements ont dû se plier aux exigences de la géographie, et ainsi modeler un destin unique et attachant qui, avec le recul dû aux circonstances, mérite d'être illustré et tiré de l'oubli.

AU CŒUR DE LA KABYLIE

En Algérie, deux ethnies se côtoient : les habitants d'origine sont les Berbères qui ont cohabité pendant douze siècles successivement avec les Phéniciens, les Carthaginois, les Romains, les Vandales, puis ont subi à partir du VII^e siècle le déferlement des invasions des Arabes, qui s'établissaient majoritairement sur l'ensemble du Maghreb.

Ces nécessités d'accepter les différents

conquérants ont amené, instinct de conservation oblige, les Berbères à se réfugier dans les régions où le relief pouvait le mieux les protéger, laissant aux étrangers les points naturellement accessibles (les ports et les côtes) ou les terrains de parcours indéfendables : les hauts plateaux, entre les chaînes des deux Atlas.

De tous les envahisseurs, mis à part les Arabes, seuls les Romains, pendant cinq siècles ont réussi à s'implanter à peu près partout, sauf dans des régions particulièrement difficiles d'accès où les tribus berbères ont pu conserver leur identité ethnique et politique.

Malgré le brassage inévitable des races au cours de vingt-cinq siècles, on trouve en Afrique du Nord des îlots berbères dans des régions bien délimitées : Matmata, Kroumirie, Aurès, Kabylie, Nord de Tlemcen.

Actuellement, la population algérienne, forte de plus de 20 millions d'habitants (il y en avait 2,5 lors de la conquête) est composée à hauteur de 25 % de Berbères, tandis que la population immigrée en France (2,5 millions d'Algériens) en compte 70 %. Qui sont ces Berbères ? D'où sont-ils venus ? Origine assez diverse, encore assez mystérieuse : ethniquement, ce sont des Aryens : grands, dolichocéphales, teint clair, cheveux plutôt châains ; à l'inverse, les Arabes sont sémites : plus petits, basanés, cheveux noirs. Il semble qu'il y ait eu, dans les trois millénaires qui ont précédé notre ère, deux lents déplacements de populations, l'un d'est en ouest, via l'Égée, la Syrie, l'Égypte, la Cyrénaïque, la Lybie, peuplant l'Est algérien

jusqu'à la frontière marocaine, l'autre descendant à travers l'Espagne, et auparavant la France, peuplant encore majoritairement le Maroc, et jusqu'au nord du Sahara.

Les principaux groupements berbères se trouvent ainsi en Algérie, les Aurasiens, les Kabyles. Au Maroc, les Chleuh et plus bas les Touareg, refoulés vers le nord par l'assèchement du Sahara entre 8 000 ans et 6 000 ans avant notre ère.

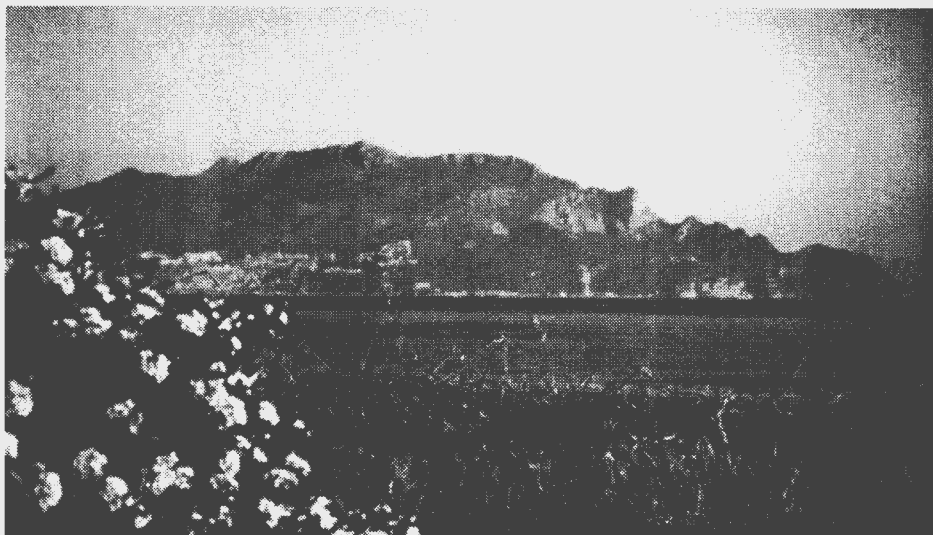
Il est intéressant d'ailleurs de noter que l'origine de l'appellation berbère est relativement récente.

Dans cette langue, kabyle dérive de *k'Bla* ou *Kebila*, qui signifie *ligue* ou *confédération*, ce qui justifiait le mode d'action des tribus dans les divers courants de résistance à tout envahisseur.

Les Kabyles sont des montagnards très résistants, sédentaires, monogames (influence très grande de la femme), de caractère très indépendant, plutôt tournés vers les secteurs pratiques, les matières scientifiques, alors que les Arabes sont plus intellectuels : théologiens, médecins, avocats.

La vie en Kabylie est fondée sur la démocratie locale. Les tribus sont divisées en *çofs* (sortes de communes) et les çofs dirigés par un conseil municipal (*djemâa*). Les relations entre individus et entre les individus et les communautés obéissent à des règles strictes transmises oralement et appelées *kannouns* (dérivé de « canons » chrétiens). Dans l'est de la Petite Kabylie, certains kannouns sont rédigés en arabe (influence).

Sur le plan religieux enfin, l'Islam n'a que très peu progressé. Les Kabyles vénèrent leurs saints multiples (marabouts) après



avoir épousé les croyances introduites par les Romains, y compris la chrétienté qui a laissé des traces profondes pendant plusieurs siècles après le début de Rome. La chrétienté a puisé largement dans le fonds berbère. Lors d'un concile du II^e siècle, il y avait à Rome plus de quatre-vingts évêques berbères, et trois Berbères, bien avant saint Augustin, ont été papes.

Au XI^e siècle, des liens étaient restés étroits entre le royaume hammadite (capitale Bougie) et le pape Grégoire VII (intronisation d'un évêque demandée par le sultan En Nacer).

UNE SITUATION GÉOGRAPHIQUE PARTICULIÈRE

La ville de Bougie, enserrée entre deux massifs, avec une seule liaison vers le sud, mais avec, sur le rivage, le havre le plus sûr de toute la côte du Maghreb entre Mers el Kébir et Bizerte, occupe une position particulière.

Son isolement naturel l'a transformée en refuge pour les populations chassées pour diverses raisons : descendants des chrétiens et des Romains, Maures, Espagnols, ce qui a donné naissance à un assemblage disparate à l'origine, et qui a acquis une individualité propre identifiée par le célèbre historien voyageur Ibn Khaldoun, au XIV^e siècle. « Bejaïa est une localité habitée par une tribu berbère du même nom. » En réalité, les Bougiotes de l'époque (VII^e et VIII^e siècles), après que le nom romain de Saldæ eut été oublié, avaient été baptisés par les Arabes Bekaïa ou Nedjaïa, ce qui signifiait les survivants, ou les nouveaux venus, ceux qui avaient échappé au sabre, ou ceux qui se sont sauvés. C'est de là qu'est venue la tribu des Bedjaïa et que, pendant le premier millénaire et au Moyen Âge, Bougie, qui était beaucoup plus importante qu'Alger (qui n'existait pratiquement pas) a été orthographiée sur les cartes éditées en

Italie, Espagne, France : Bugia, Buzia, Bugea, Bouggeiah, Buzana.

De ces deux mots sont nés dans notre vocabulaire : la bougie et la basane. Les productions expédiées dans tout le bassin méditerranéen étaient la cire dont on faisait des *candela di Bugia* réputées, le nom de Bougie étant resté pour les chandelles quand elles ont cessé d'être de cire ; les cuirs et peaux (notamment de mouton) et le tannin (de l'écorce des chênes *zeen*), ce qui, par déformation de *buzana* a donné basane (de même que les cuirs du Maroc se sont appelés maroquins).

Sur les mille kilomètres de développement de la côte du Maghreb, entre les frontières marocaine et tunisienne, il existe une césure géographique et ethnique (l'une étant d'ailleurs la conséquence de l'autre) très nette sur trois cents kilomètres environ entre Alger et Philippeville.

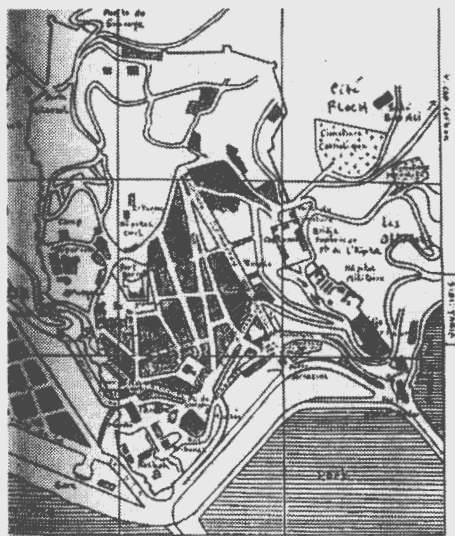
Cette zone, de cent kilomètres de profondeur environ, est constituée par les deux môles de la Kabylie du Djurdjura à l'ouest, et de celle des Babors à l'est. Au milieu, un sillon profond, celui de l'oued Soummam, qui débouche à Bougie.

Les deux môles montagneux, culminant à 2 300 mètres dans le Djurdjura (Lalla Khadidja), à 2 000 mètres dans les Babors (Djebel Babor) au relief extraordinairement tourmenté, s'ouvrent en s'abaissant vers les contrées voisines du Tell, à l'ouest sur la rive gauche de l'oued Sebaou vers la Mitidja, à l'est sur la rive droite de l'oued El Kébir vers Mila et Philippeville.

C'est pourquoi les populations kabyles, farouchement enfermées dans ces massifs tourmentés où les difficultés de circulation étaient

considérables, se sont davantage ouvertes aux voisinages des contrées plus riches, aussi bien à l'ouest qu'à l'est, et cela, tant sur le plan de leur mentalité (commerce plus facile) qu'également sur le plan culturel, au contact des Arabes établis dans les plaines.

Entre les deux massifs impressionnants des Kabylies, la seule voie de pénétration vers le sud, pouvant faire communiquer les hauts plateaux de Sétif, Bordj-Bou-Argeridj d'une part, Aumale et Bouira d'autre part, avec le littoral, est restée, au cours des âges, la vallée de la Soummam et son débouché exceptionnel en cul-de-sac, notre bonne ville de Bougie.



En fait, Bougie est un site de presqu'île, dominée par un dernier contrefort du Djurdjura, le mont Gouraya (671 m), le tout plongeant à pic dans la mer et protégé, au fil des trois caps successifs, la ville et sa rade du mauvais temps du nord-ouest. Toutes ces considérations expliquent que le



Bougie en 1836

mode de vie et les croyances que les Arabes veulent imposer aux Kabyles se heurtent à une résistance très forte, et que le FIS n'a guère mordu sur les massifs kabyles, sauf à l'est (région de Djidjelli) et à l'ouest (région du Sebaou).

DES ROMAINS AUX TURCS EN PASSANT PAR LES ESPAGNOLS

Les problèmes dûs à la géographie et à ses conséquences ethniques, n'auront pas varié : des Romains aux Turcs, en passant par les Espagnols, le cordon ombilical reliant Bougie au sud étant obstrué, c'est une garnison étroitement encerclée qui aura à fournir des efforts considérables pour se désenclaver et ouvrir enfin un merveilleux et sauvage pays, peuplé

de gens fiers et redoutables, mais remarquablement intelligents, aux possibilités étonnantes, qui ont permis aux Français de bâtir une Algérie, pour la première fois dans son histoire, unifiée et pacifiée.

La situation particulière de Bougie, ce refuge enserré entre des massifs peuplés de tribus particulièrement indépendantes et par conséquent hostiles à tout étranger, mais très ouverte sur la mer, et d'autre part à l'écart des tracés les plus faciles d'invasion, explique toute l'histoire de notre ville.

Puis Bougie s'est trouvée, après la chute de la dynastie hammadite, au milieu des multiples tourbillons qui, sur le plan politico-militaire, ont agité le Maghreb avant la domination turque.

Indiquons simplement que, pendant trois siècles et demi (de 1152 à 1500), Bougie n'a pas subi moins de quinze sièges et connu dix-huit rois ou sultans, ce qui laisse mesurer le degré d'anarchie et les fièvres des pouvoirs éphémères qui ont meublé cette période.

Passée successivement sous diverses dominations, Bougie a, pendant toute cette époque, exercé le pouvoir suprême sur la Mauritanie sétifienne et même sur l'ensemble de la Berbérie centrale, se trouvant en particulier, sous la dynastie Hafside, en 1288, gouverner Alger, Constantine, Bône et le Mزاب !

Les Romains, enserrant la ville dans un réseau protecteur de voies, gardent jalousement la vallée de la Soumman à Tiklat, et confèrent à Bougie le statut de *civitas*, luttant contre les invasions kabyles avec l'aide des citoyens bougiotes (33 av. J.-C.-390 ap.).

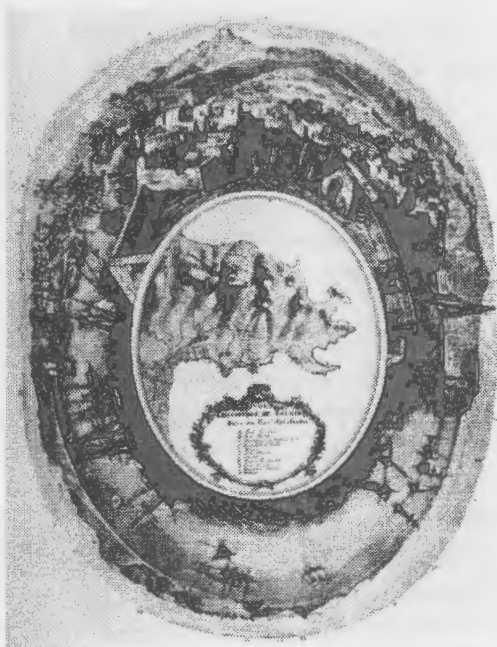
Les Vandales, au Ve siècle, puis les Byzantins un peu plus tard, s'y sont peu intéressés, préférant foncer d'Alger sur Bône.

Au XIe siècle, le sultan hammadite En Nacer, dont la capitale était la Kalaa des Béni Hammad perpétuellement exposée sur les hauts plateaux fortifiés aux invasions et aux pillages divers (dont ceux des Arabes) décide de transporter cette capitale et une partie de sa population à Bougie qui, aux XIe et XIIe siècles, était devenue une ville brillante de plus de 100 000 habitants, foyer de culture et pôle d'attraction en Méditerranée, alors qu'on ne parlait pas encore d'Alger.

Bougie devient une position clé sur la frontière entre la Mauritanie de l'ouest, menacée et envahie par les Berbères marocains, et l'Ifrikya à l'est, dominé par la dynastie hafside de Tunis, ce qui aboutit à en faire la capitale de tout le Maghreb en 1353, sous la royauté du Mérinide Abou Binan.

Les Espagnols souhaitent compléter leur établissement en Afrique du Nord par l'occupation de Bougie, de 1510 à 1554, après Oran et l'îlot du Peñon devant Alger. Puis les frères Barberousse tentent de reprendre la ville depuis Tunis et Djidjelli et échouent par deux fois.

Enfin, après le départ des Espagnols qui étaient demeurés très étroitement enfermés dans une enceinte restreinte, la longue ago-



Vue périscopique de Bougie publiée dans *L'Illustration* en 1843.

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Ils croyaient en l'Algérie par Etienne Doussau
L'Harmattan, ??? F.

Ce roman se passe entre 1956 et 1962. Les différents personnages, tous fort attachants, sont, d'une façon ou d'une autre, liés à l'Algérie. Marc et Emmanuel, soldats de métier, tous deux convaincus que le destin de l'Algérie ne peut se séparer de celui de la France, et, de l'autre côté, Si Salah, ami d'enfance de l'un d'eux et qui tentera de convaincre De Gaulle de traiter directement avec les combattants de l'intérieur, au lieu de se mettre dans les mains des politiques. Leur idéal, à tous les trois, est de ne pas rompre le dialogue. Leurs façons de faire seront différentes, d'autant qu'il s'y mêlera des histoires d'amour. Cet ouvrage est un roman mais il mêle la réalité et la fiction et toute l'histoire est basée sur des faits réels qui restituent bien l'atmosphère qui a régné en Algérie durant ces années et a fait que des gens de bonne volonté ont eu des réactions si différentes envers les mêmes événements et si, en définitive, ils ont tous souffert du dénouement si tragique.

L'Algérie d'Evian, par Maurice Allais

édité par Jeune Pied-Noir, 140 F.

Cet ouvrage est la deuxième édition du remarquable essai que Maurice Allais avait fait paraître en 1962 aux Editions L'Esprit Nouveau. Elle comporte une introduction rédigée par Maurice Allais en janvier 1998 et l'allocation qu'il a prononcée le 6 mars 1999, *Les Harkis, un impérieux devoir de*

mémoire, à l'occasion du colloque organisé par l'association Jeune Pied-Noir, *Rencontre Histoire et Mémoire. Les Harkis, 1954-1962*. Cet ouvrage, dont certaines parties ont été publiées en articles avant la conclusion des accords d'Evian, mettait en garde les responsables politiques de l'époque, s'efforçant d'influencer cette politique. Aujourd'hui, ce livre est plus qu'un document, c'est un témoignage, l'histoire d'un crime. Cette histoire qui a jeté près d'un million de Pieds-Noirs hors de leurs maisons, les privant de leur raison de vivre et laissant sans défense des milliers de harkis qui avaient fait confiance à la France. Ainsi l'affaire de l'Algérie a montré une fois de plus qu'il ne saurait être de bonne fin pour qui recourt à de mauvais moyens. Dans son introduction, Maurice Allais (prix Nobel en sciences économiques) dit ceci : « On me dira et on m'a déjà dit : Pourquoi consacrez-vous tant de votre temps à une cause perdue... Le grand vent de l'histoire a tourné la page. A quoi peut donc servir de remâcher sans cesse des thèses devenues inutiles? » Et Maurice Allais répond à ces objections par ces mots : « Ce livre est dédié à tous les morts d'Algérie de quelque parti qu'ils soient, d'hier et de demain, victimes de l'impuissance des hommes à comprendre les problèmes d'autrui et à concevoir des solutions équilibrées et humaines. » Pour Maurice Allais, de plus, c'était un impérieux devoir de mémoire. Merci de le redire ainsi.

troupes descendant des Babors.

Entre temps, l'administration militaire installée dans la ville avait cédé la place à une administration civile et Bougie, naguère sacrée *civitas romana* au II^e siècle, n'est devenue cité française (commune de plein exercice) qu'en 1854.

Depuis, Bougie, sous-préfecture et commune sous la houlette de treize maires, a grandi et prospéré. Un port de première importance a été construit ; le phare le plus puissant du littoral algérien a été installé au cap Carbon. Bougie est aussi devenue en 1957 le premier et le seul terminal pétrolier d'Algérie (pétrole Hassi Messaoud).

Et la ville, merveilleusement située et prospère, comptait environ 60 000 habitants lors de notre départ et en compte actuellement plus de 150 000.

Notons aussi que, comme toutes les communes de France, Bougie a fait son devoir

pendant les deux guerres mondiales. Son monument aux morts, rapatrié par les soins de Jacques Augarde, le dernier maire de Bougie, à Bordeaux, portait 340 noms, français et kabyles. Il ne faut pas oublier non plus de mentionner l'effort considérable (et unique au monde) de la mobilisation de la population européenne en 1942 (campagnes de Tunisie, d'Italie et de France) atteignant 1 400 Bougiotes sur 8 000 Européens.

Notons aussi que, parmi les 340 tués lors de la guerre de 14-18, 4 Bougiotes faisaient partie de la 45^e Division d'infanterie du général Drude, composée uniquement de réservistes nord-africains, celle qui fut choisie pour être transportée par les taxis parisiens pour la bataille de la Marne. ■

Yvan Comolli, *Histoires de Bougie...*,
Chez l'auteur, Paris, 1997.



36 BOUGIE. — La Place Gueydan — L.L.

Il a semblé intéressant de reproduire ci-après une partie du chapitre VII de l'ouvrage de « Monsr SHAW, M.D., dans plusieurs provinces de la Barbarie et du Levant. » qui s'ouvre par la « Carte de la partie orientale du Royaume d'Alger » reproduite dans cet ouvrage, dont la traduction française à Amsterdam est datée de 1743.

On retrouvera dans ces lignes nombre d'indications qui recoupent, avec un siècle d'avance, celles que nous connaissons bien sur le site de Bougie et de ses environs, puisqu'il s'agit d'« observations géographiques sur cette partie de la Mauritanie Césarienne et de la Numidie, qu'on appelle présentement la Province de l'Est, ou la Province de Constantine ».

Voici donc le texte, dans son intégralité typographique :

« Cette Province, qui est située entre les méridiens des rivières BOUBERAK et ZAINE, égale presque en grandeur les deux autres prises ensemble, ayant plus de deux cent trente milles de longueur et plus de cent milles de largeur. Le tribut qu'elle paye est aussi plus considérable que celui des deux autres; car le BEY du TITTERIE (ORAN) n'apporte dans le trésor d'ALGER que douze mille Ecus, et le BEY de la Province de l'Ouest n'en donne que quarante ou cinquante mille, au lieu que le Vice-Roi de cette Province n'y apporte jamais moins de quatre-vingts, et quelquefois de cent mille Ecus par an.

La côte de cette Province, depuis BOUBERAK jusqu'à BOUJEIAH (BOUGIE) et presque jusqu'à BONA, est montagneuse et pleine de rochers. ».

Puis Shaw parle de la côte de Dellys vers Bougie et arrive au « promontoire fameux » d'Asb-Oune-Mon-Kar, qui semble être le cap Sigli.

« A cinq lieues au sud-est d'ASB-OUNE-MON-KAR, non loin du continent, est une petite isle remplie de rochers » (PISAN).

Près de cette isle se trouve le METTSE-COUBE (1), ou le Rocher Percé, ce nom répond au (TPHTON) TRETON de Ptolémée, mais la situation ne lui convient pas. Les pirates espagnols qui, depuis plusieurs siècles sont établis à ALGER, ont une tradition, que Raymond LULLE, pendant le temps de sa mission en AFRIQUE, se retirait souvent dans cette caverne pour y méditer.

(1) Mettze-Coube est bien le nom arabe du Cap Carbon. Mais le nom de Carbon est très ancien. On le retrouve en particulier sur une carte catalane de 1375 des rivages de l'Espagne et de l'Afrique du Nord.

Près de METTSE-COUBE (CARBON) est le port de BOUJEIAH, appelé par STRABON le port de SARDA, lequel est beaucoup plus grana que celui d'ORAN ou d'ARZEW. n est formé sur une langue de terre qui s'avance dans la Mer. La plus grande partie de cette langue de terre était autrefois revêtue d'une muraille de pierre de taille; il y avait aussi un Aqueduc pour conduire de l'eau douce au port : mais présentement la muraille, l'Aqueduc et les réservoirs où l'eau se rendait, sont détruits. Le tombeau de Seedy BUSGREE (SIDI SOUFI 7), un des Saints tutélaires de BOUJEIAH, en est la seule chose remarquable.

BOUJEIAH, ou BUGIA, comme les Européens l'écrivent, est bâtie sur les ruines d'une grande ville, de la même manière et dans une situation semblable à celle de DELLYS, mais elle est trois fois plus grande. Une grande partie de l'ancien mur subsiste encore, et, comme celui de DELLYS, monte jusqu'au haut de la montagne. Outre le château qui commande la Ville (FORT BARRAL) il y en a deux autres au bas de la montagne pour la sûreté du port. On voit encore sur les murs d'un de ces châteaux (FORT ABD EL KADER) les marques des boulets de canon que le Chevalier Edmond SPRUGG y tira dans son expédition mémorable contre cette place.

BOUJEIAH est une des villes de ce Royaume, où l'on entretient garnison : il y a constamment trois SUFFRAHS, mais cette garnison est si peu de chose, que les GORYAH, les TOUDJAH et autres Kabyles du voisinage tiennent la ville continuellement bloquée (Rien de bien nouveau !). Ces Tribus factieuses y causent de grands désordres tous les jours de marché. Il est vrai que, tant que le marché dure, tout y est tranquille mais dès qu'il est fini, il s'y fait beaucoup de bruit, et le jour se termine rarement sans quelque cruauté ou quelque vol.

Les habitants y font grand commerce de socs de charrue, de bèches et autres ustensiles qu'ils font du fer qu'on tire des montagnes d'alentour. Les Kabyles y apportent aussi tous les jours de marché une grande quantité d'huile et de cire qu'on transporte en Europe et dans le Levant.

BOUJEIAH étant situé à quatre-vingt-onze milles Romains de DELLYS ou RUSUCURIUM, doit être censé l'ancienne SALDAE.

J'ai déjà remarqué que PTOLEMEE place SALDAE trop au sud. ABDULFEDA, qui approche plus de la vérité, ne donnant que trente-quatre degrés de latitude à BOUJEIAH, la met deux degrés et quarante-huit minutes plus au sud que je ne l'ai trouvée par mes observations. Cette ville est la seule dans cette partie de la Barbarie dont ABDULFEDA fasse mention (2). Ce qui donne lieu de croire, ou qu'ALGER n'était pas bâti de son temps, ou qu'il n'était pas alors fort considérable.

(2) Abdulfeda ou Aboulfeda Ismaël a publié en particulier des cartes du Monde connu des Arabes, au XIV^e siècle (vers 1330), où Alger n'est pas mentionné, mais Bugia l'est.

La rivière de BOUJEIAH, que PTOLEMEE nomme NASAVA (3), se jette dans la MER un peu à l'est de la ville. Elle est composée de plusieurs ruisseaux, qui y tombent de différents endroits, mais aucun d'eux ne vient du voisinage de MESELAH (M'Sila) comme l'ont avancé les géographes modernes.

La PHAAMAH, qui prend ensuite le nom de WED AD-OUSE (4) (OUED SAHEL) lorsqu'elle passe dans les plaines des HAMZA, est la plus occidentale de ces branches : elle prend sa source à JIBBEL DEERA (DJEBEL DIRA) quatre-vingts milles au Ouest-Sud Ouest. Lorsqu'elle coule le long du mont JURJURA, on lui donne le nom de ZOWAH, et là elle reçoit premièrement le MA-BERD (El Ma Berd) ou le courant froid, qui descend de cette montagne; ensuite le WED EL MAILAH, ou la Rivière Salée, qui sort du BEEBAN (BIBAN) et de quelques autres montagnes des BENI ABESS. L'autre branche de cette rivière tire sa source du Nord de SETEEF (SETIF) et s'éloignant ensuite fort au Sud-Ouest, quitte les plaines de CASSAR ATTYRE et coule directement au Nord. Jusqu'ici on l'appelle WED EL BOOSELLAM (OUED BOUSELLAM) et elle contient beaucoup de poisson excellent, qui ne ressemble pas mal à notre barbot.

Six lieues plus loin, les AJEBBY donnent leur nom à cette rivière, et avançant six autres lieues dans la même direction, elle se joint au WED AD-OUSE, et se nomme alors SOM-MAM

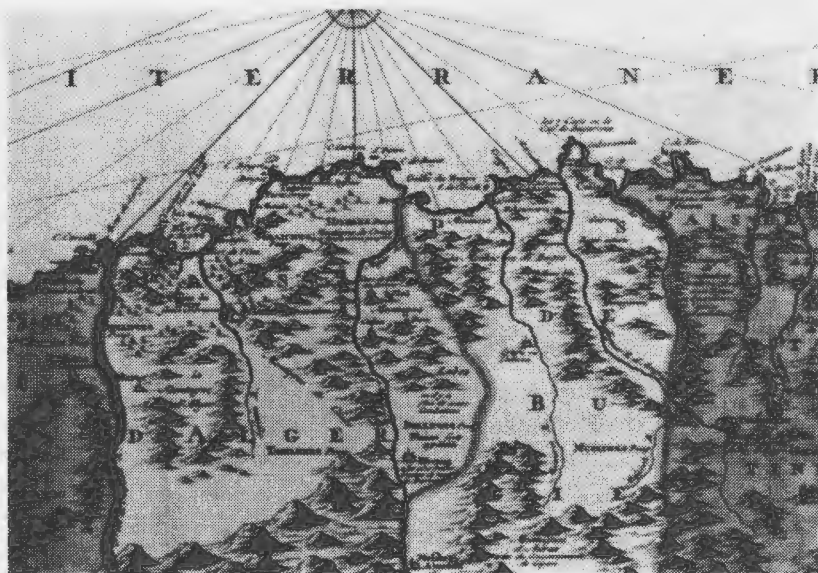
Excepté les plaines de HAMZA et de SETEEF, tout le pays le long des branches de cette rivière est rempli de rochers et de montagne, ce qui forme en hiver divers torrents qui inondent le Pays et font beaucoup de tort aux habitants. Les BENI BOU-MASOUDE (BOU-MESSAOUDE) lesquels habitent près de l'embouchure de cette rivière, se plaignent beaucoup de ses inondations, et on peut appliquer ici la belle description qu'HORACE nous a laissée du TIBRE.

(3) Ce nom vient de Ptolémée. L'Oued Bou Sellam qui rejoint l'Oued Sahel près d'Akbou, se nommait dans l'antiquité SANA (du nom d'un Municipium maintenant disparu, entre Akbou et Aïn Roua, sur l'emplacement du Hammam de Guergour). La syllabe Na (Sana) devrait être rapprochée du mot « nahr » qui signifie toujours « eau » ou « fleuve ». Nahr étant un nom arabe, et non berbère, on peut penser que c'est un emprunt arabe à une racine punique. Nasava est donc la rivière, l'eau venant de Sava, ce qui signifie que, pour les anciens, l'Oued Bou Sellam, sur lequel se trouvait Sava, était le bras principal de la Soummam.

(4) On appelle Oued Faham un des cours d'eau qui se jettent dans l'Oued Lakhal, lequel prend à partir de Bouira le nom d'Oued Ed Dous, puis à partir de Beni Mançour le nom d'Oued Sahel (ceci nous ramène à la description de Shaw, en l'éclairant). Shaw nomme aussi la rivière Phaamah, ce qui pourrait se rapprocher du grec Phoimios (nom donné par Ptolémée à cet oued aux noms nombreux et variés : Phaannah, Lekhal, Ed Drus(e), Sahel).

A cinq lieues de la NESAVA (SOUMMAM) est l'embouchure de la MAN-SOU-REAB (MANSOURIAH), autre grande rivière qui sépare les districts des BENI IFAH et des BENI MAAD. Le sobriquet de HEDDY, ou SINGE, que les BENI MAAD donnaient, il y a deux cents ans, au chef des BENI IFAH, a été l'occasion d'une animosité et d'une espèce de guerre qui a subsisté depuis ce temps-là entre ces deux TRIBUS. La plus grande partie des planches et du bois de charpente dont on se sert dans les chantiers d'ALGER vient de la MANSOUREAB laquelle, étant placée immédiatement après la NASAVA, doit être la SISARIS de PTOLEEMEE.

ZEERTAL HEILE est une petite isle, entre la MAN-SOU REAB et JIJEL Vis-à-vis de cette isle, il y a un petit port et un promontoire, qui doivent être, l'un l'AUDUS et l'autre le JARSATH de PTOLEEMEE. »



Reproduction de la « Carte de la partie orientale du Royaume d'ALGER » publiée dans l'ouvrage Voyages de Mons^r SHAW, M.D., dans plusieurs Provinces de la Barbarie et du LEVANT... ouvrage d'où sont extraites les lignes ci-dessus consacrées à Bougie.

personnelles d'agir et d'évoluer; il leur faut donc s'exprimer. Le scénariste a besoin de place et de mots pour traduire la complexité des événements et des sentiments qui, tous, s'inscrivent dans la durée. De ce fait, il se trouve dans une sorte de compétition pour l'espace avec le dessinateur.

Le dessinateur, lui, crée et entretient le rythme par l'action, aussi banale soit-elle, y compris par le simple déplacement d'un personnage. Ainsi il s'efforcera de neutraliser la monotonie d'un dialogue très dense par la composition variée et originale de la page et des images qui s'y rapportent : vue plongeante, modification d'angle, effet de zoom, jeu des ombres, etc. Le dessinateur suggère la vie à travers le changement et l'éphémérité du mouvement. Sa création à lui s'inscrit dans l'instant !

Autrement dit, il faut concilier l'inconciliable pour parvenir à ce qu'une

soixantaine de pages se lisent sans ennui, mais que les dialogues, les notes, les éléments du dessin et les couleurs elles-mêmes restituent, à travers leur alliance et l'équilibre des participations des deux auteurs, une atmosphère et une richesse d'information bien plus importante que la bande dessinée semblerait, a priori, pouvoir le permettre.

Ainsi, l'accord des deux créations (si cet accord est réussi) multiplie l'effet des ressources mises en commun plus qu'il ne les additionnent. Ce qui peut être facilement illustré par un exemple. En jouant simplement sur la valeur des couleurs et sur les dominantes (les bruns chauds du Sud en opposition aux bleus de la côte) le dessinateur évoque la dualité d'une Algérie « de l'intérieur » et de la côte méditerranéenne. Cette réalité, qui se trouve traduite par ailleurs à travers le scénario et la psychologie des personnages, est donc de ce fait perçue et sentie autant que comprise par le lecteur.

POURQUOI DÉCIDE-T-ON UN JOUR DE CRÉER UNE BANDE DESSINÉE ?

On dit de cette forme d'expression qu'elle est propre au XX^e siècle et qu'elle est en partie responsable du recul de la vraie culture, mais, dans le même temps, on étudie les origines de la bande dessinée sur les murs des grottes préhistoriques, en Egypte, etc. Sous des formes à peine variées, elle accompagne donc l'histoire de l'humanité sur laquelle elle nous renseigne. On regrette aujourd'hui

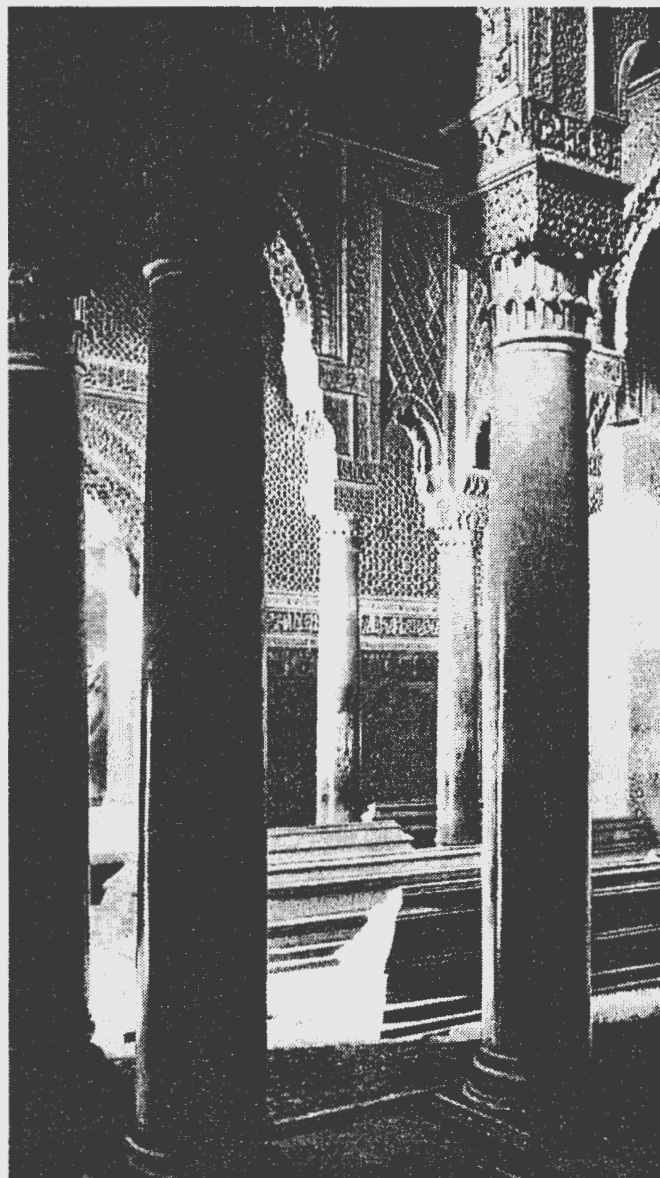


expire ici, mieux encore que parmi les oliviers et les orangers de l'Aguedal, mieux qu'au bord du bassin de la Ménara.

La porte d'entrée a été rétablie, mais on pénètre par un couloir en chicane qui aboutit

à une cour dévastée, appuyée au mur d'une kasba qui devait être l'ancien palais des sultans saâdiens, et dont il ne reste plus rien. De l'autre côté, c'est le mur de la mosquée. Dans ce triste enclos poussent ou meurent un vieux figuier, un vieux palmier. On y marche sur des tombes. N'est-ce que cela ? Non, l'enclos donne sur deux pavillons, sur deux nécropoles. La première, à l'entrée déploie aussitôt les merveilles de l'architecture arabe.

Elles n'ont pas été regardées pendant des siècles : que nos yeux les caressent pour tout ce



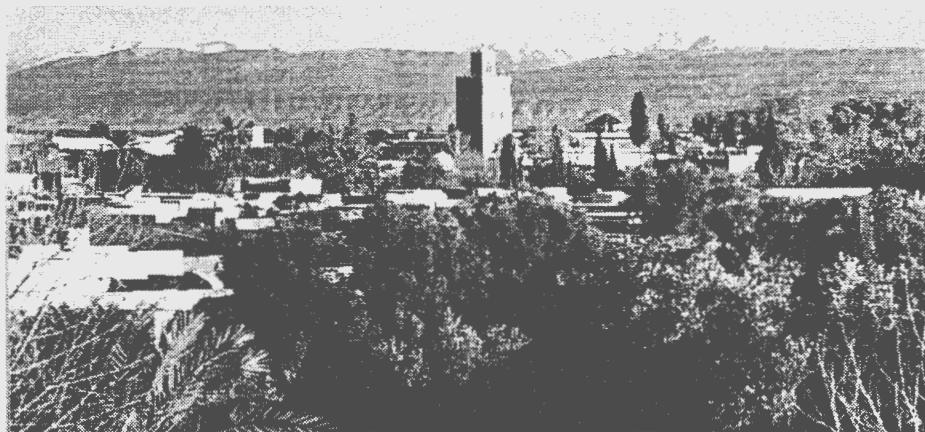


temps perdu! Une première salle dont le mirhab est ouvragé comme une dentelle au point qu'il semble que le vent va l'agiter, avec quatre colonnes galbées et des stèles de marbre couchées, précède le véritable sanctuaire dont le plafond de cèdre est porté par douze colonnes de marbre, lisses et pures comme de minces statues de femmes élancées, dont les murs sont revêtus de faïences polychromes, dont les voûtes de stuc, creusées comme des stalactites sous le travail de l'eau, transparentes comme de l'albâtre, dépassent en richesse d'ornementation les plus précieux motifs d'orfèvrerie. Sur le sol, dont les mosaïques sont usées, se rangent les sarcophages des princes saâdiens, entre lesquels se sont glissés de nombreux tombeaux de femmes et d'enfants.

Marrakech nous prodigue ses sortilèges pour nous arracher

une promesse de retour. La journée a été mêlée de soleil et de pluie. Un immense arc-en-ciel dresse sa voûte aux sept couleurs au-dessus de la Koutoubia empourprée. L'Atlas, au contraire, s'imprécise, prend une teinte diaphane. Sur l'or rouge du couchant, des palmiers découpent avec élégance leurs longs fûts sveltes et leurs gracieux bouquets de plumes. L'Aguedal se prépare à la paix nocturne. ■

Henry BORDEAUX, *Un printemps au Maroc*, Plon, 1931.



Comme au phonographe

Jules Borély

Je suis allé hors les murs revoir la place du souk-el-Khemis. Ce qu'on ne voit plus à Djemaa-el-Fna dans son cadre original, on le voit encore ici. L'endroit ne manque pas d'immondices, mais il n'a pas encore été contaminé par la rrvialiré et le désordre des bas degrés de notre civilisation. D'ailleurs, la masse des Indigènes qui s'y rassemblent, venus de tous les points du Haouz, serait de taille à supporter quelques accrocs à l'harmonie de l'ensemble.

Cette fois je me suis longuement arrêté pour regarder un diseur marocain de contes arabes. Ce qu'il lit ou ce qu'il débite aux écoutants rangés en demi-cercle devant lui – les plus passionnés assis aux premières places, les autres, accrochés au passage par la curiosité, debout, aux secondes – doit être merveilleux. Les gestes, l'expression des mains du conteur et la physionomie de ses auditeurs sont à la hauteur du sujet. On voudrait que les arabisants – la plupart aujourd'hui interprètes judiciaires ou agents de renseignements politiques – nous traduisent en français quelques passages de ces récits. Le pourraient-ils ? Il faudrait prendre la chose sur le vif et comme au phonographe. ■

JULES BORÉLY, *Le Maroc au pinceau*, Denoël, 1950.

Ces récits de voyages ont été réunis par Michel Berthaud. Jean-Louis Miège a écrit la préface. L'anthologie est éditée par La Croisée des Chemins, filiale des éditions Eddi-Casablanca, distribuée en France par Vilo. Elle est parue en 1997.

Monsieur Robert, l'homme du dictionnaire

Janine de la Hogue

J'ai rencontré pour la première fois Paul Robert à l'occasion d'un interview réalisé pour le journal *Combat* en décembre 1965. En voici le texte qui permet de mieux connaître cet homme étonnant.

Pour le plus grand nombre, un monsieur qui « fait un dictionnaire » se doit d'avoir l'air lointain, soucieux, voire ennuyeux, si ce n'est septuagénaire. Quand on rencontre Paul Robert, on est surpris de trouver un homme comme les autres, accueillant, affable et fort loin d'être septuagénaire. Mais dès que l'on aborde le sujet de « son » dictionnaire, l'homme du monde fait place à l'érudit passionné qui, depuis vingt ans, ne vit que pour cette œuvre. Aux premiers mots échangés, on devine tout de suite la volonté, l'obstination, derrière le sourire d'accueil.

— Faire un dictionnaire n'est pas une entreprise banale. Il faut y être amené par des raisons précises. Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de cette entreprise, et en particulier de ce genre de dictionnaire ?

— C'est la difficulté de trouver le mot juste, l'expression adéquate, celle qui vous échappe au moment précis où vous en avez besoin. En 1945, je venais de terminer une thèse sur « Les agrumes dans le monde » et je ne savais pas si je continuerais dans cette voie théorique ou si j'irais en faire l'application pratique en Algérie où ma famille était fixée depuis presque un siècle. Je me reposais en lisant de bons livres, et c'est alors que j'ai pris conscience de la pauvreté de notre vocabulaire courant et de l'intérêt qu'il pourrait y avoir à le varier en employant des mots dont l'analogie ne trahirait pas le sens général de la phrase. Encore faut-il disposer de toutes ces différentes expressions pour découvrir celle qui sera la mieux adaptée à la pensée.

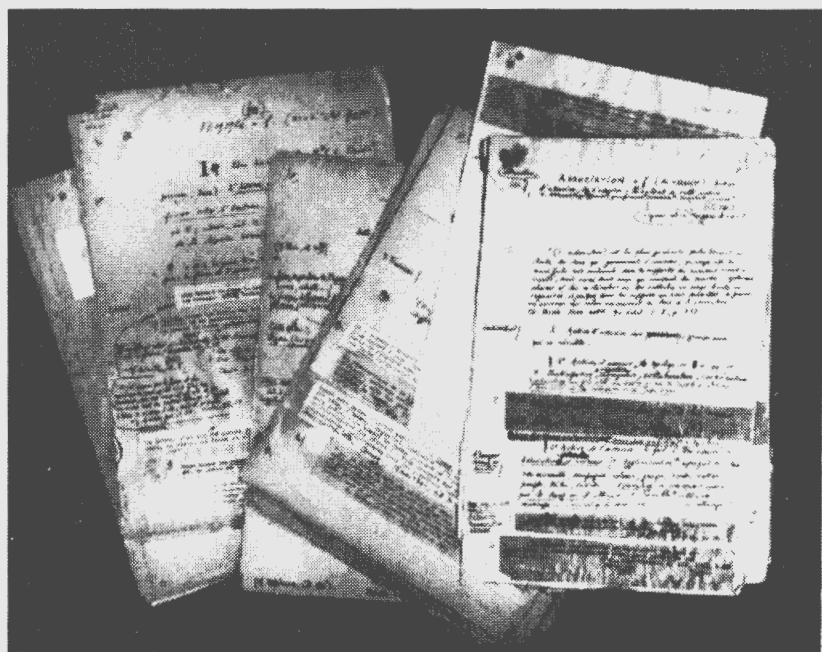


1964 :
L'achèvement du *Grand Robert*
en six volumes

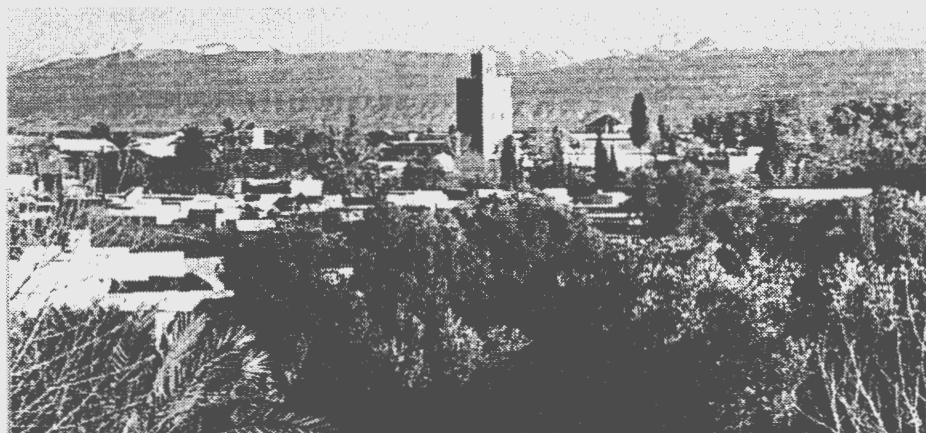
Que faire si elle échappe comme un fait exprès à la mémoire défaillante ? Où trouver la branche qui manque à l'éventail ? Après avoir consulté des dictionnaires de synonymes, des dictionnaires analogiques, j'en suis arrivé à la conclusion que rien n'existait comme outil de travail tel que je l'aurais souhaité. L'enchaînement des expressions, les innombrables fils qui relient les moyens d'expression de la pensée me semblaient être à rechercher dans la matière vivante et non pas dans un choix arbitraire suggéré à l'esprit d'un auteur fût-il érudit, savant ou génial écrivain. Or, un jour, j'ai eu une sorte d'illumination, mon « eureka » : la clé des mots se trouve dans leur définition. Troglodyte, par exemple, évoque immédiatement l'idée de cavernes. C'était très simple, et on y avait certainement pensé avant moi. Je découvris par la suite le grand stylistique Charles Bally qui avait pressenti vingt ans avant que la méthode analogique doit reposer sur les définitions. Mais, sans doute, l'idée, le temps, le courage peut-être avaient manqué à ceux qui m'avaient précédé dans cette recherche. Car, parti d'un simple lexique à mon usage personnel, j'allais aboutir aux six volumes du Dictionnaire.

— Vous parlez de temps et de courage. Durant ces vingt ans, vous avez connu des difficultés. Il vous a fallu vaincre des obstacles ?

— Les débuts surtout ont été pénibles, car j'ai dû vaincre à la fois des difficultés d'ordre financier et d'ordre intellectuel, dirais-je, personne ne croyant en moi ! On me traitait de



1951 :
Les premiers
manuscripts



Comme au phonographe

Jules Borély

Je suis allé hors les murs revoir la place du souk-el-Khemis. Ce qu'on ne voit plus à Djemaa-el-Fna dans son cadre original, on le voit encore ici. L'endroit ne manque pas d'immondices, mais il n'a pas encore été contaminé par la trivialité et le désordre des bas degrés de notre civilisation. D'ailleurs, la masse des Indigènes qui s'y rassemblent, venus de tous les points du Haouz, serait de taille à supporter quelques accrocs à l'harmonie de l'ensemble.

Cette fois je me suis longuement arrêté pour regarder un diseur marocain de contes arabes. Ce qu'il lit ou ce qu'il débite aux écoutants rangés en demi-cercle devant lui – les plus passionnés assis aux premières places, les autres, accrochés au passage par la curiosité, debout, aux secondes – doit être merveilleux. Les gestes, l'expression des mains du conteur et la physionomie de ses auditeurs sont à la hauteur du sujet. On voudrait que les arabisants – la plupart aujourd'hui interprètes judiciaires ou agents de renseignements politiques – nous traduisent en français quelques passages de ces récits. Le pourraient-ils ? Il faudrait prendre la chose sur le vif et comme au phonographe. ■

JULES BORÉLY, *Le Maroc au pinceau*, Denoël, 1950.

Ces récits de voyages ont été réunis par Michel Berthaud. Jean-Louis Miège a écrit la préface. L'anthologie est éditée par La Croisée des Chemins, filiale des éditions Edli-Casablanca, distribuée en France par Vilo. Elle est parue en 1997.



En 1965, les plus proches collaborateurs de Paul Robert.
De gauche à droite : Wanda Robert, Josette Rey-Debove, le général Bonhoure, Alain Rey, Sophie Lafite, Georges Chetcuti, Noël Lapeyre, Henri Cottez et Paul Robert.

— Maintenant que votre dernier tome est achevé, comptez-vous vous reposer sur vos lauriers ?

— Un dictionnaire n'est jamais parfait, ni terminé. Car, indépendamment des oublis qui ont pu s'y glisser, la langue française évolue très vite. Je vous citerai un exemple : à la lettre A, nous avons ajouté, entre autres, anorak et antibiotiques qui n'étaient pas entrés dans le langage courant quand nous avons publié notre premier tome. Nous tenons compte des lacunes signalées par les lecteurs. Toute publication de dictionnaire est suivie, dans les cinq ans, par celle d'un supplément.

Mon projet immédiat est la publication du petit « Robert » à l'usage scolaire et courant. Par la suite, je compte publier un index de toutes nos citations qui consistera à faire servir à l'ensemble des mots qui la composent. Ainsi les deux lettres extrêmes de l'alphabet se retrouveront dans une même citation qui verra intervenir le zèle et l'ambition, l'un servant l'autre...

Et le mois prochain sortira à nos éditions du Nouveau Littré-Le Robert, un petit livre où je relate les « Aventures et Mésaventures d'un dictionnaire ».



Naissance d'une bande dessinée

Evelyne Joyaux



Enfants et grandes personnes ont autant de plaisir à lire des bandes dessinées. Mais sait-on vraiment comment se fabrique cet outil de communication ? Evelyne Joyaux, qui vient de publier avec le Cercle algérieniste d'Aix-en-Provence quatre albums de bandes dessinées, nous raconte ici la merveilleuse aventure de cette écriture particulière. A travers l'épopée d'un jeune garçon arrivé en Algérie en 1830, nous voyons vivre les hommes et les femmes qui ont construit l'Algérie que nous avons connue.

DESSINS ET TEXTES : UN ATTELAGE DIFFICILE À MENER

Une bande dessinée est en tous points différente d'un livre classique. Sa création l'est également. Textes et graphisme sont étroitement liés et cette alliance exige le plus souvent la collaboration d'un dessinateur et d'un scénariste. Il leur faut rechercher un bon équilibre entre leurs deux modes d'expression, mais il faut également que les personnages créés bénéficient d'une véritable osmose sans laquelle ils manqueront de cette unité et de cette cohérence propres à suggérer la vie. Chacun devant sa feuille blanche, le scénariste comme le dessinateur, doit donc avancer en maîtrisant un équipage à deux chevaux : texte et dessin ! Lorsque le contenu est historique, l'entreprise est encore plus compliquée.

LA DURÉE ET L'INSTANT

En effet, dans le cas d'une bande dessinée à caractère historique, l'effort du scénariste porte sur l'exposé de la situation à l'époque considérée, et ses personnages, qui serviront souvent de révélateur aux événements, doivent également se trouver pourvus de leurs propres destins, de leurs raisons

personnelles d'agir et d'évoluer ; il leur faut donc s'exprimer. Le scénariste a besoin de place et de mots pour traduire la complexité des événements et des sentiments qui, tous, s'inscrivent dans la durée. De ce fait, il se trouve dans une sorte de compétition pour l'espace avec le dessinateur.

Le dessinateur, lui, crée et entretient le rythme par l'action, aussi banale soit-elle, y compris par le simple déplacement d'un personnage. Ainsi il s'efforcera de neutraliser la monotonie d'un dialogue très dense par la composition variée et originale de la page et des images qui s'y rapportent : vue plongeante, modification d'angle, effet de zoom, jeu des ombres, etc. Le dessinateur suggère la vie à travers le changement et l'éphémérité du mouvement. Sa création à lui s'inscrit dans l'instant !

Autrement dit, il faut concilier l'inconciliable pour parvenir à ce qu'une

soixantaine de pages se lisent sans ennui, mais que les dialogues, les notes, les éléments du dessin et les couleurs elles-mêmes restituent, à travers leur alliance et l'équilibre des participations des deux auteurs, une atmosphère et une richesse d'information bien plus importante que la bande dessinée semblerait, a priori, pouvoir le permettre.

Ainsi, l'accord des deux créations (si cet accord est réussi) multiplie l'effet des ressources mises en commun plus qu'il ne les additionnent. Ce qui peut être facilement illustré par un exemple. En jouant simplement sur la valeur des couleurs et sur les dominantes (les bruns chauds du Sud en opposition aux bleus de la côte) le dessinateur évoque la dualité d'une Algérie « de l'intérieur » et de la côte méditerranéenne. Cette réalité, qui se trouve traduite par ailleurs à travers le scénario et la psychologie des personnages, est donc de ce fait perçue et sentie autant que comprise par le lecteur.



POURQUOI DÉCIDE-T-ON UN JOUR DE CRÉER UNE BANDE DESSINÉE ?

On dit de cette forme d'expression qu'elle est propre au XXe siècle et qu'elle est en partie responsable du recul de la vraie culture, mais, dans le même temps, on étudie les origines de la bande dessinée sur les murs des grottes préhistoriques, en Egypte, etc. Sous des formes à peine variées, elle accompagne donc l'histoire de l'humanité sur laquelle elle nous renseigne. On regrette aujourd'hui



qu'elle ait pris la place des textes classiques dans les lectures des plus jeunes, mais on l'utilise pourtant dans les écoles à des fins pédagogiques! Elle exprime, en apparence au moins, un aspect des contradictions de notre époque.

Cette forme d'expression bien particulière comprend des styles très différents, s'adressant à autant de publics et, comme tous les domaines de création, elle présente des niveaux de qualité variables. Mais on peut prétendre que la bande dessinée correspond, d'une part, à une forme de lecture et d'information rapides, en accord avec les mœurs de l'époque et que, d'autre part, elle sollicite l'attention, un peu à la manière de la télévision. Comme cette dernière, elle devrait trouver sa place à côté du livre traditionnel qu'elle ne saurait pourtant remplacer.

En effet, le livre s'inscrit dans

le temps; il exige attention et participation du lecteur sans lesquelles il n'y a pas de véritable connaissance. La bande dessinée (même, et surtout, s'il s'agit d'une bande dessinée à but pédagogique, historique, scientifique, etc.) doit surtout éveiller son intérêt.

Pour nous résumer, elle ne fait que signaler au voyageur l'attrait d'un domaine à visiter! La véritable découverte sera le fruit de ses efforts personnels.

C'est ce pouvoir d'incitation qui nous a d'abord conduits à l'utiliser comme un moyen de provoquer la curiosité des plus jeunes pour une histoire toujours présentée à travers le filtre du débat politique et philosophique qui la dénature.

AUTHENTICITÉ, FICTION ET VÉRITÉ... CHERCHER ET SE DONNER DES RÈGLES

Comme forme d'expression particulière, la bande dessinée obéit à ses lois propres.

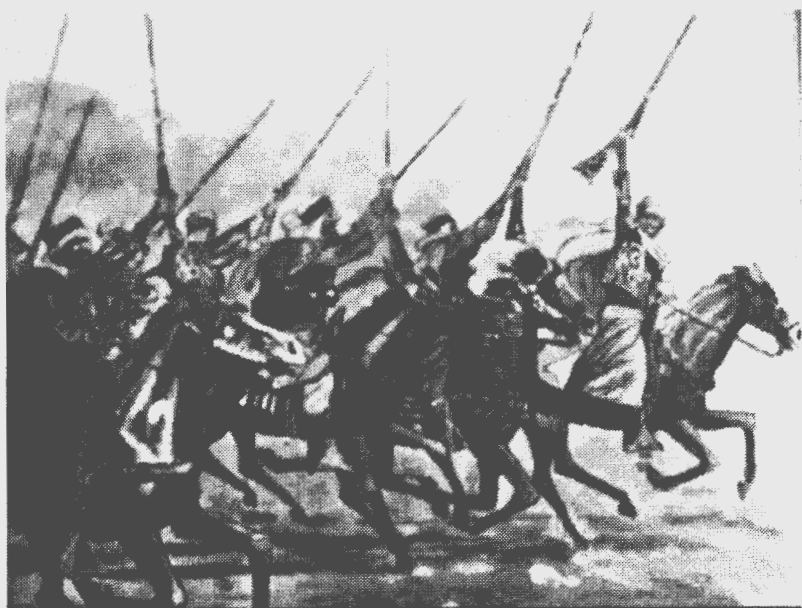
Dans un livre d'aventures et de pure fiction, un lieu, une époque peuvent être choisis pour servir de cadre aux exploits du héros qui constituent le véritable centre d'intérêt de l'ouvrage. Le décor est alors reconstitué plus ou moins scrupuleusement.

Lorsque l'on s'efforce d'approcher la réalité historique, l'exigence est autre. Les contraintes viennent également du cadre et des objets : le mobilier en général, et son style, la lampe, le poêle, l'éclairage des rues, la tenue des soldats (tirailleurs, zouaves, spahis...) dans un pays où les uniformes évoluent très vite, le vêtement des passants, mais aussi la transformation des villes et des villages, des techniques de culture, les attelages... constituent autant d'informations à réunir. Il faut rassembler une iconographie riche, variée et pourtant toujours incomplète, puisque l'on traverse des époques successives. Les occasions de laisser passer un anachronisme qui compromettra la crédibilité de l'ensemble sont nombreuses. D'où la nécessité d'une grande rigueur.

Cette rigueur dans la recherche de l'exactitude des objets présentés est cependant bien loin d'être suffisante. En tout cas elle n'est pas un gage significatif de l'authenticité du travail réalisé. Nous allons le constater en évoquant les choix que l'écriture du scénario impose de faire parmi les faits et les événements.

La formation et l'éthique de l'historien ou du journaliste devraient, en principe, toujours imposer des limites à leur subjectivité. Rien de tel n'existe de façon formelle pour le créateur qui peut, s'il le souhaite, et au nom de la liberté de création, jouer sur deux registres : l'histoire et la fiction. Il décide de

présenter ou de taire tel événement selon qu'il sert ou dessert sa vision du monde. Ecartons les choix liés à des impératifs techniques (on ne saurait multiplier les longues conversations entre personnages exprimant des points de vue différents, on ne saurait décrire trop lon-



guement une situation compliquée, évoquer deux événements simultanés, car les personnages qui devraient s'y trouver engagés n'ont pas le don d'ubiquité), il demeure la possibilité pour les créateurs de faire la part plus belle à la subjectivité tout en prétendant traduire la vérité historique, y compris avec documents iconographiques à l'appui.

Lorsque le Cercle algérieniste d'Aix a décidé de la création d'une bande dessinée consacrée à l'histoire de la France en Algérie, les responsables ont eu conscience de cette tentation. En réalité, c'était un risque pour eux, car ils ne souhaitaient pas installer leur campement face à celui des détracteurs de la colonisation pour les combattre au moyen des mêmes artifices.

Il leur restait à établir les règles qui leur permettraient d'éviter cet écueil. Elles se sont imposées d'elles-mêmes.

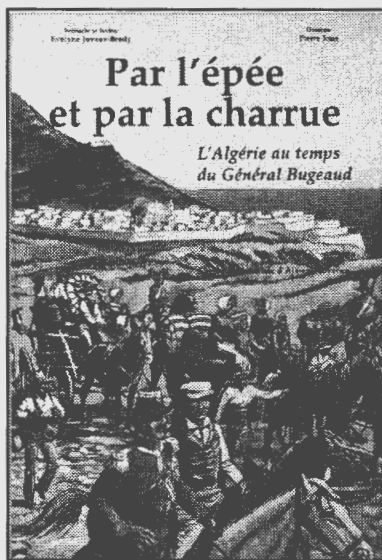
■ *Faire preuve de rigueur en ayant recours aux textes d'origine* (les citer en note aussi souvent que possible et toujours avec leurs références), aux documents d'archives (particulièrement celles du dépôt d'Aix-en-Provence), aux études... et tenter d'exposer les circonstances et les causes d'un événement, d'une décision, d'un affrontement, sans porter de jugement, même implicite.

Il s'agit là d'un garde-fou indispensable mais pas toujours facile à établir à moins que l'on ne s'aide d'une autre règle qui, elle, peut aisément s'appliquer sans exception :

■ *Ne jamais recourir à la « racialisation des valeurs morales »* pour discréditer ou pour valoriser tel groupe de population et ce qu'il représente. En effet, montrer systématiquement les soldats sous les traits de brutes avinées, les colons grossiers et vaniteux ou les Arabes au regard fourbe, prêter à ceux-ci ou à ceux-là le goût d'humilier, d'exploiter ou de trahir comme une constante psychologique et orale du groupe auquel ils appartiennent, n'est certainement pas une simplification plus inévitable dans la bande dessinée que dans d'autres formes de création. Il s'agit là, comme ailleurs, d'une expression de la volonté de l'auteur qui a défini les camps et désigne à ses lecteurs celui qu'il faut choisir.



Certes, les personnages campés dans notre histoire sont, comme dans la vie, animés de forces et d'intérêts contraires. Des différences politiques ou de religion et de culture, les conduisent à s'affronter



parfois, mais tout notre effort et notre message consistent à mettre en scène des hommes, des individualités, face à l'adversité quotidienne et non de présenter les symboles d'une thèse, d'une philosophie ou d'une lutte entre le bien et le mal.

■ Cet état d'esprit impose une autre exigence que nous tentons de faire percevoir par le lecteur. En effet, pour évaluer des faits, des événements et des décisions, il est indispensable de les *mettre en perspective et de les situer dans leur cadre et dans leur époque*, qu'il s'agisse de sujets aussi différents que l'école, la nationalité, la propriété, etc. En 1871, le gouvernement français réprimait la Commune de Paris en faisant 20 000 tués ou fusillés dans la capitale, et en déportant 13 000 personnes. Il réprimait tout aussi impitoyablement la révolte en Kabylie. Ces tragiques événements sont contemporains l'un de l'autre ; ils appartiennent à une conception de l'autorité de l'Etat qui n'est plus la nôtre, mais on ne saurait laisser croire au jeune lecteur, sans trahir la vérité, qu'elle était spécifique à la politique française en Algérie. Autrement dit, on ne saurait vraiment évoquer l'Algérie du siècle dernier sans rien dire de la France métropolitaine à la même époque.

■ De multiples notes, qui accompagnent le déroulement de l'histoire des personnages, s'emploient à fournir ces éléments d'information. Elles s'efforcent de traduire également la complexité de la situation d'un pays où différentes formes de droits et différentes coutumes coexistent, où toute décision, même issue d'une volonté de progrès, ébranle un équilibre pas toujours satisfaisant mais qui existait.

EN CONCLUSION

Nous l'avons déjà rappelé, la bande dessinée a la réputation d'être un moyen d'information sommaire.

Pour les Français d'Algérie, il pouvait représenter un risque supplémentaire d'accroître la désinformation qui repose souvent sur la simplification et la stylisation idéologique.



Mais nous savons aussi que, pour se situer au niveau d'une réflexion plus élaborée, l'idéologie n'en est pas moins manichéenne. Or, paradoxalement, la bande dessinée s'est révélée (compte tenu des règles que nous avons énoncées précédemment) un bon moyen pour s'en tenir éloignés.

Dans chacun de nos albums, nous avons voulu que le visage d'un personnage ne soit pas l'équivalent du masque dans le théâtre grec, c'est-à-dire la représentation d'une idée, ou celle de la culpabilité ou de l'innocence, mais l'expression de la complexité des êtres et des difficultés de l'histoire dans laquelle ils évoluaient. Nous avons voulu que les dialogues ne soient pas des vignettes étiquetant des idées reçues et répandues, mais la tentative d'exprimer les souffrances, les joies et la beauté de cette terre et de ce temps.

Les personnages qui évoluent au fil des pages ne sont pas intemporels; ils changent en même temps que le pays change. Ils vieillissent de leurs épreuves! Ils rient ou ils se fâchent et le dessin de leurs traits autant que leurs réactions devant la vie tentent de traduire le cours du temps qu'ils traversent et lui seulement! Comme il est facile alors d'entrer en sympathie avec chacun.

Étant issus de cette population d'Algérie, ses créateurs l'ont évoquée de l'intérieur, sachant par ailleurs que cette appartenance sera comptée comme facteur de partialité mais ne désespérant pas qu'on y cherche un jour l'irremplaçable vitalité du témoignage. ■

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Ils croyaient en l'Algérie par Etienne Doussau
L'Harmattan, ??? F.

Ce roman se passe entre 1956 et 1962. Les différents personnages, tous fort attachants, sont, d'une façon ou d'une autre, liés à l'Algérie. Marc et Emmanuel, soldats de métier, tous deux convaincus que le destin de l'Algérie ne peut se séparer de celui de la France, et, de l'autre côté, Si Salah, ami d'enfance de l'un d'eux et qui tentera de convaincre De Gaulle de traiter directement avec les combattants de l'intérieur, au lieu de se mettre dans les mains des politiques. Leur idéal, à tous les trois, est de ne pas rompre le dialogue. Leurs façons de faire seront différentes, d'autant qu'il s'y mêlera des histoires d'amour. Cet ouvrage est un roman mais il mêle la réalité et la fiction et toute l'histoire est basée sur des faits réels qui restituent bien l'atmosphère qui a régné en Algérie durant ces années et a fait que des gens de bonne volonté ont eu des réactions si différentes envers les mêmes événements et si, en définitive, ils ont tous souffert du dénouement si tragique.

L'Algérie d'Evian, par Maurice Allais
édité par Jeune Pied-Noir, 140 F.

Cet ouvrage est la deuxième édition du remarquable essai que Maurice Allais avait fait paraître en 1962 aux Editions L'Esprit Nouveau. Elle comporte une introduction rédigée par Maurice Allais en janvier 1998 et l'allocation qu'il a prononcée le 6 mars 1999, *Les Harkis, un impérieux devoir de*

mémoire, à l'occasion du colloque organisé par l'association Jeune Pied-Noir, *Rencontre Histoire et Mémoire. Les Harkis, 1954-1962*. Cet ouvrage, dont certaines parties ont été publiées en articles avant la conclusion des accords d'Evian, mettait en garde les responsables politiques de l'époque, s'efforçant d'influencer cette politique. Aujourd'hui, ce livre est plus qu'un document, c'est un témoignage, l'histoire d'un crime. Cette histoire qui a jeté près d'un million de Pieds-Noirs hors de leurs maisons, les privant de leur raison de vivre et laissant sans défense des milliers de harkis qui avaient fait confiance à la France. Ainsi l'affaire de l'Algérie a montré une fois de plus qu'il ne saurait être de bonne fin pour qui recourt à de mauvais moyens. Dans son introduction, Maurice Allais (prix Nobel en sciences économiques) dit ceci : « On me dira et on m'a déjà dit : Pourquoi consacrez-vous tant de votre temps à une cause perdue... Le grand vent de l'histoire a tourné la page. A quoi peut donc servir de remâcher sans cesse des thèses devenues inutiles? » Et Maurice Allais répond à ces objections par ces mots : « Ce livre est dédié à tous les morts d'Algérie de quelque parti qu'ils soient, d'hier et de demain, victimes de l'impuissance des hommes à comprendre les problèmes d'autrui et à concevoir des solutions équilibrées et humaines. » Pour Maurice Allais, de plus, c'était un impérieux devoir de mémoire. Merci de le redire ainsi.

Historia quieta, Histoire immobile, par Alicia Migdal. Bilingue français-espagnol, traduction de Jérôme Dolivet, préface d'Albert Bensoussan. L'Harmattan, 75 F.

« Nous souffrons tous dans notre corps et en relation avec un lieu. » Cette histoire immobile se situe donc en un lieu réel, Montevideo, mais, nous dit Albert Bensoussan, « Alicia Migdal sait tirer les leçons de notre siècle et nous donne ici non pas un récit sans histoire mais une histoire sans récit, une histoire immobile. »

Henry Foley, apôtre du Sahara et de la médecine, par Paul Doury.

Préface du professeur Jean Bernard.

Jean Curutchet éditeur. 155 F.

On ne saurait mieux parler de la remarquable biographie du docteur Foley qu'en citant les paroles du professeur Jean Bernard : « La vie, l'œuvre, l'action, la personne d'Henry Foley sont définies par l'alliance de vertus exceptionnelles. D'abord l'amour du prochain. Toute la médecine est amour, disait déjà Paracelse. Henry Foley est, en 1906, affecté à Beni-Ounif de Figuig, petite oasis saharienne proche de la frontière marocaine. Dès ce moment, ému par la misère des populations dont il a la charge, il s'efforce de les aider, se fait aimer par elles. Ensuite la recherche scientifique. Il ne se sépare pas de son microscope. Il sait que cette recherche ne se fait pas uniquement dans les laboratoires fortement équipés des universités métropolitaines, mais qu'elle se fait aussi sur le terrain. » C'est ainsi qu'avec Edmond Sergent, il démontre le rôle essentiel du pou dans la transmission de la fièvre récurrente. Le médecin général Paul Doury, président de l'association saharienne *La Rabla*, nous donne ici une biographie sensible, pleine d'admiration pour cet homme qui s'inscrit dans la lignée des médecins admirables d'Afrique du Nord à qui l'on

doit des découvertes de la plus haute importance. Un ouvrage très documenté, bien illustré de photos très peu connues, complété par la liste des travaux scientifiques de Foley et d'une bibliographie.

Fromentin ben Tadjena ou le Dahra à travers les âges, par Luc Tricou, cartographie de Jean-Pierre El Bahar, illustrations collection de l'auteur. U Carubellu, 20260 Calvi.

Dans un avant-propos, Luc Tricou nous explique les raisons qui l'ont poussé à écrire ce livre : « Lorsque j'ai pensé à écrire l'histoire de mon village, Fromentin, je n'imaginais pas les difficultés que j'allais rencontrer et la vanité de ma démarche. Cette idée a peu à peu germé en moi non pas dans le but d'écrire moi aussi mon livre sur l'Algérie, mon Algérie, mais dans un tout autre objectif. » Et Luc Tricou nous explique qu'il a voulu faire comprendre la complexité du peuple pied-noir, ses origines si diverses, la différence de vie selon que l'on habitait les villes ou l'intérieur, comme on disait en parlant de ce qui n'était pas le bord de mer. Bref, il a voulu tout raconter, le présent (qui était déjà du passé, hélas) qu'il avait vécu après ses parents et ses grands-parents et les autres, ceux qui avaient fait l'histoire du pays, siècle après siècle et que, bien souvent, l'on ne connaît pas. Et, comme il le dit : « L'idée germa ainsi dans mon esprit et en même temps je me récitais le vers célèbre : *Qui t'a rendu si vain, toi que l'on n'a jamais vu les armes à la main ?* Je ne m'en suis rendu compte qu'après... car je ne savais pas à quoi je m'attalais ! Je ne prétends pas à la vérité historique (quel est l'homme assez fat pour l'affirmer) mais, après avoir lu et relu, compulsé les "maîtres", les archives d'Outremer et les souvenirs des anciens du village, je vais écrire avec le plus d'application possible et surtout avec le désir de faire comprendre ce pays tel que nous l'avons connu. » Et cela

donne un ouvrage de 220 pages, de 35 sur 20, très illustré de cartes, de photos, de dessins, des annexes, une bibliographie, un monument d'amour pour le pays natal, de témoignage, de regrets et, pour finir, l'impression d'avoir tu l'essentiel, l'impondérable, ce que, par pudeur peut-être, on ne pourra jamais dire !

Oran sur Méditerranée, par Norbert Bel Ange. Jean Curutchet éditeur, 145 F.

En exergue, cette phrase à méditer : « *Je camperai du côté du trop-plein d'histoire tant ma terreur de l'oubli l'emporte sur la crainte de devoir trop me souvenir.* » Yoseph Yeroushalmi. J'avoue que j'ai beaucoup aimé cette phrase et l'ai aussitôt faite mienne. J'ai bien aimé aussi le livre-album qui nous raconte Oran par l'image : photos et nombreuses cartes postales sont un élément important de cette découverte de la ville à laquelle nous invite l'auteur. Mais plus subtil est l'usage qu'il fait des citations d'écrivains, de voyageurs qui ont parlé de cette ville, rivale d'Alger, ignorant la capitale, fière de son originalité, de sa beauté et diversement perçue par ses visiteurs... Un Oranais écrivait en 1995 : « Et si cette ville a besoin de touristes, elle a besoin d'écrivains. » Et l'auteur d'ajouter : « Ces écrivains, qu'ils soient historiens, poètes ou romanciers, devront plus que par le passé raconter Oran... Ils n'auront de cesse de regarder dans les yeux de ses habitants l'image de leur ville. Ils n'auront de cesse de chercher l'histoire de cette ville dans les mœurs de ses habitants. Ils n'auront de cesse d'apprendre à les regarder marcher sachant qu'ils marchent comme on danse, à les entendre inventer leur langue à chaque instant du jour ou de la nuit, sachant qu'ils vivent pleinement le jour et la nuit. Ils n'auront de cesse d'apprendre qu'un petit air galvaudé, une olive croquée, un anchois salé les porteront toujours, une fois de plus, au

balcon de la Méditerranée. » Et l'auteur termine sur ces mots bien connus de Camus : « Non, décidément, n'allez pas là-bas si vous vous sentez le cœur tiède et si votre âme est une bête pauvre. Mais pour ceux qui connaissent les déchirements du oui et non de midi et de minuit, de la révolte et de l'amour, pour ceux enfin qui aiment les bûchers devant la mer, il y a là-bas une flamme qui les attend. »

Annexes et bibliographie complètent l'intérêt de l'ouvrage.

Le mauvais côté de la voie, par Maurice Valentin

Auto-édition, Castelnau-Le-Lez.

Ce roman est une fresque colorée de la vie dans une banlieue sud de Tunis. Mais il est aussi le récit d'une énigme policière, sur fond de représentation de cirque et de disputes feutrées entre les habitants des deux côtés de la voie ferrée. Bien vu et l'on se prend au jeu...

Le métier des armes, par Claude Le Borgne

Economica, 159 F.

Nous avons connu l'auteur grâce à ses deux livres dont nous avons parlé dans nos chroniques et que nous avons beaucoup aimés : *La Prison nomade*, chez François Bourin et *Le Lieutenant Déodat*, chez Julliard. Ce présent ouvrage est un recueil d'articles n'ayant qu'un rapport assez lointain avec l'Afrique du Nord mais au demeurant fort intéressants sur un plan général...

La rue des Juifs, par Mario Franceschi

L'Harmattan, 110 F.

Cette rue commençait aux abords de la place d'Armes et se perdait dans Fort-Saint-André. Grouillante dès le matin, elle devenait une aire de repos vers 13 heures, renaissait vers 15 heures pour agoniser dans les lueurs blafardes des lampes à acétylène...

De son véritable nom, rue de la Révolution, cette rue, par la fébrilité et l'anarchie qui y régnaient aurait pu garder son appellation. Tout le monde vivait là en vase clos, mais comme on y faisait des affaires, elle attirait tout ce qu'Oran possédait d'hétéroclite. Tous les milieux y étaient représentés et on pouvait y côtoyer les femmes les plus élégantes... Les jours de semaine, une double rangée humaine montante et descendante, empêchait les véhicules de circuler. Le samedi, plusieurs boutiques étaient fermées, sauf le café, où l'heure de l'apéritif rassemblait, autour de kémias bourratives, un bataillon gesriculant de clients qui n'auraient pour rien au monde manqué ce rituel. Cette artère, dont le véritable nom était ignoré par toute la ville, malgré son exubérance apparente, gardait son mystère. On l'appelait « La rue des juifs ». Et c'est cette rue qui est le personnage principal du roman festif de Mario Franceschi. La rue en est à la fois le personnage central et le décor d'une pièce foisonnante. Par la suite, l'auteur, peut-être à cause de cette rue, se tournera vers le théâtre et le cinéma et de la joie qu'il avait à transcrire, le soir, ce qu'il avait vu dans la journée des spectacles de son enfance. Lorsque, plus tard, il inventera sur une véritable scène, peut-être effectivement se souviendra-t-il de sa rue.

Constantine, par Alain Sèbe

Auto-édition, 130 F à commander chez l'auteur, 11, rue des Roses, 75018 Paris.

Sur le même principe de ses trois livres précédents, Constantine nous est présentée à travers des carres postales anciennes, ce qui, pour le présent ouvrage, nous permet de voir un paysage où n'existait pas encore le fameux pont suspendu, ce qui ne laisse pas d'être bien surprenant. Déjà parus : *Sétif*, 150 F., *Alger*, 130 F., *Oran*, 130 F. Nous en reparlerons plus longuement dans un prochain numéro.

C'est nous les Africains, l'Algérie de 1880 à 1920, scénario et texte Evelyne Joyaux-Brédy, dessins Pierre Joux

Edité par le Cercle algérieniste, Aix-en-Provence, à commander chez le docteur Robert Botella, 1, belvédère des Trois-Moulins, 13100 Aix-en-Provence, 80 F + 30 F de port.

Quatrième album de la série de bandes dessinées consacrée à l'histoire de la France en Algérie, cet album poursuit le récit de la vie de Dieudonné et de ses descendants à travers toutes les vicissitudes de l'existence des premiers colons et autres habitants de l'Algérie des premiers temps. L'intérêt de ces albums est de mettre à la portée de jeunes lecteurs cette extraordinaire épopée et, parallèlement, sont présentés des textes, des notes permettant de connaître le vrai cadre dans lequel évoluaient ces pionniers et ceux qui leur ont succédé, affrontés eux aussi à des soucis et à des difficultés sans nombre. Dans ce même numéro de *Mémoire Plurielle* un article d'Evelyne Joyaux-Brédy nous explique comment on fait un album de bandes dessinées.

Prix spécial de la série des quatre albums : 250 F + 50 F. de port.

NOUS AVONS REÇU

L'armée française vue par les peintres, 1870-1914, par François Robichon,

Herschel/Ministère de la Défense, 8 rue Férou, 75006 Paris.

Visages et paysages d'Algérie et Sahara, par le père Roger Duvollet,

70360 Scey-sur-Saône.

Ces deux livres très intéressants feront l'objet d'une chronique dans le prochain numéro.

Pourquoi Tunis ?

L'étymologie d'un nom de ville

Arthur Pellegrin

Il existe des travaux scientifiques plus ou moins intéressants. L'étude des noms de lieux des pays et des villes est un de ceux qui passionnent un large public. En 1939, Arthur Pellegrin avait, au terme d'une recherche de dix années, présenté une communication sur les appellations successives de la Tunisie au Ve Congrès de la Fédération des sociétés savantes de l'Afrique du Nord. Gustave Mercier, qui en était le président, lui suggéra d'élargir son sujet. Il apparut alors que beaucoup de noms de lieux tunisiens avaient des correspondances avec l'Algérie. Arthur Pellegrin a donc publié un ouvrage essentiel. duquel nous avons choisi un extrait qui donne l'étymologie du nom de Tunis. Gustave Mercier avait écrit une longue préface dont voici le début.

L'Afrique du Nord est un étonnant musée, dont les salles et les cloisons se trouvent, jusqu'au faîtage, garnies des vestiges et des témoins d'un très ancien passé. Ses populations représentent, au-dessus d'un peuplement très ancien que les découvertes de Reygasse et d'E.F. Gautier nous permettent à peine de soupçonner, toutes les alluvions successives d'envahisseurs méditerranéens, orientaux, proto-sémites et sémites, septentrionaux, Latins, Germains, Sémites encore, Turcs et enfin Européens, en majorité Français. Tous ces envahisseurs offrent ce trait commun qu'abordant l'île, ils s'y sont fixés à jamais. Etrange pouvoir d'adhérence offert par un pays qui nous présente aujourd'hui un singulier amalgame de races superposées, quelques-unes fusionnant entre elles, d'autres vivant en symbiose !

Mais c'est un musée dont les pièces et les inscriptions demandent à être déchiffrées, et rares sont ceux dont la compétence permet une telle lecture. M. Pellegrin a le mérite primordial d'avoir reconnu que toutes les inscriptions n'étaient pas écrites, que les plus intéressantes vivaient dans la mémoire des hommes et se transmettaient oralement ; qu'en un mot, le musée tout entier est vivant, qu'il a ses acteurs et ses personnages, et que ce sont eux qu'il convient d'interroger. Il l'a fait avec sagacité, en concentrant ses efforts sur un compartiment encore insuffisamment reconnu, à peine exploité, celui de la toponymie.

Nous touchons avec elle à l'origine du langage articulé, dont la genèse et l'histoire restent à écrire, et s'incorporent à l'origine même de l'humanité. Le cerveau s'est développé par la parole, qui seule rend possibles la pensée analytique et le raisonnement. Le langage s'est construit autour du nom, à l'aide duquel l'homme a éprouvé le besoin irrésistible de désigner son outil, sa propriété et ses parents proches.

Le nom de Tunis est la transcription en français d'un vocable qui se prononce en arabe : *tûnus*, *tûnas* ou *tûnis*¹.

Al-Bakri (XI^e siècle)², et après lui Al-Idrisi (XII^e siècle)³ racontent qu'avant la conquête arabe, Tunis se nommait *Tarchich*. « Ce furent les musulmans qui, nous assure Al-Idrisi, lorsqu'ils s'en emparèrent, la reconstruisirent et lui imposèrent son nouveau nom », c'est-à-dire *Tounes*. Ce vocable représentait, d'après une étymologie qui avait déjà cours à l'époque, la troisième personne du féminin singulier de l'inaccompli de la quatrième forme du verbe 'ANS : {la ville qui} réjouit par son urbanité, se montre affable, inspire confiance.

Tunis signifiant « ville de bonne compagnie » ou « de bon accueil » est une étymologie traditionnelle qui ne peut être retenue du point de vue scientifique. Elle résulte d'une attraction paronymique qui a fait prendre pour une expression arabe un vocable d'origine purement berbère.

Tunis ne s'est jamais appelée *Tarchich*⁴; elle a toujours porté son nom actuel aussi loin que l'on peut remonter dans l'histoire. Elle existait au moins mille ans avant d'être conquise par les Arabes, vers 695/700 de notre ère. Diodore de Sicile⁵ nous dit en effet que Tunis fut prise en 395 avant J.-C. par les Libyens révoltés contre Carthage de qui elle dépendait.

D'après la description qu'en donnent les historiens grecs, l'ancienne Tunis occupait très probablement l'emplacement de la Qasba actuelle et des constructions environnantes. Elle était bien défendue par la nature et par l'ouvrage des hommes. Située sur une éminence d'où la vue s'étend au loin, elle était protégée naturellement à l'est par le Bahira, à l'ouest par le Sedjoumi, au nord par les collines du Belvédère et au sud par les hauteurs de Sidi-Bel-Hassen. Elle était ceinte de remparts et représentait une position militaire importante; elle fut conquise successivement par Agathocle en 310/307 avant J.-C., par Régulus (- 256), par les mercenaires révoltés (- 240), par Scipion l'Africain (- 203) et par Scipion Emilien qui l'aurait détruite en même temps que Carthage en 146 avant J.-C.⁶

Pendant la domination romaine, Tunis rentre dans l'ombre. Cependant elle est encore mentionnée par le géographe Strabon (XVII, p. 834) et figure sous le nom de Thuni (faute de copiste, pour Thunis), entre Carthage et Maxula, dans la Table de Peutinger (III^e siècle de notre ère). Un évêque de Tunis siégeait à la Conférence de Carthage de 411, et l'évêque Sextillianus de Tunis représentait le Primat de Carthage au concile de Constantinople de 533 (Mesnage, *Afrique Chrétienne*, p. 164-165).





Ainsi le nom de Tunis, antérieur à la conquête de la ville par l'émir H'assân ibn No'mân, passa-t-il, sans changement, dans la langue arabe, qui l'adopta définitivement.

En réalité, Tunis est un vocable issu du thème verbal *ens* connu de tous les dialectes berbères où il est encore très vivant. Ce thème est ainsi défini dans le *Dictionnaire abrégé touareg-français* du P. de Foucauld, II, p. 283-286 : « être couché, se coucher » et, par extension, « fait de passer la nuit à... » se rapprocherait beaucoup de *toûnes*. Le nom de Tunis aurait donc le sens de « campement de nuit », « bivouac », « halte », etc.⁷

C'est d'ailleurs un toponyme assez répandu dans la nomenclature antique et la nomenclature actuelle de la Berbérie.

Dans l'antiquité, outre Tunis, on note :

- TYNES la blanche, ainsi appelée par Diodore, XX, 8, ville située dans le cap Bon.
- TUNIZA, actuellement La Calle (Algérie), Tissot, *Géographie*, II, p. 96.
- THUNUSUDA, oppidum et évêché, act. Sidi-Meskine (Tunisie), (Mesnage, p. 116).
- THINISSUT, civitas, près de Bir-Bou-Rekba (Tunisie), *Tunisie Atlas*, p. 36.
- THINISA, évêché, act. Ras-el-Djebel (Mesnage, p. 132).

Le nom de *Ténès*, port algérien, est à rapprocher également de *Tounès* et paraît avoir la même origine étymologique.

On connaît, d'autre part, en Berbérie, plusieurs *Bir n-Nsa* et *Oued n-Nsa* qui postulerait une origine berbère dérivant également de la racine N x S. Les populations arabisées donnent à

cette expression toponymique le sens de « puits ou rivière des femmes », ce qui dans une certaine mesure paraît plausible, la corvée d'eau à la rivière, à la source ou au puits étant faite par les femmes. Or cette explication paraît reposer sur un calembour.

La confusion linguistique qui s'est établie entre le berbère *ensa*, « lieu où l'on passe la nuit, où l'on bivouaque » et l'arabe dialectal *nsa*, « femmes », arabe rég. : *nisa* a été relevée il y a longtemps par de Slane dans sa traduction d'El-Bekri (1859). Le géographe arabe ayant expliqué ainsi le nom d'Oued n-Nsa : « Le *wadi n-Niça* fut ainsi nommé parce que les Howara



dans une de leurs courses avaient enlevé les femmes d'Adera. Les habitants de cette ville poursuivirent les ravisseurs et les ayant atteints auprès de la rivière, ils délivrèrent leurs femmes, reprirent le butin et tuèrent une partie des Howara. » De Slane relève l'erreur en note : « On trouve en Algérie et les frontières du désert plusieurs localités qui se nomment *wadi n-nsa*. Ce dernier mot est berbère et signifie « lieu où l'on passe la nuit, où l'on bivouaque ». Comme le même mot signifie « femmes » en arabe, il y a beaucoup d'Indigènes {arabophones} qui expliquent l'origine de ces noms par des contes semblables à celui que nous donne Al-Bakri⁸. »

Au sujet du cours d'eau cité par Al-Bakri, nous avons demandé des précisions à notre ami Gustave Mercier, auteur de *La Langue libyenne et la Toponymie antique de l'Afrique du Nord*, qui nous a répondu⁹ : « Je connais l'Oued n-Nsa : c'est un des oueds quaternaires qui coulent d'ouest en est de la chebka du Mzab vers la grande dépression de l'oued Mya, entre Ouargla et Touggourt, où il devient l'oued Rir'. Sur la carte d'Etat-Major au 1/50 000 il est orthographié *Oued n-Nsa*, « la rivière des femmes » ? De fait, dans le pays que j'ai parcouru on l'appelle bien *Oued n-Nsa*, mais il y a là, à mon sens, une arabisation d'un vocable berbère. Toute la toponymie du pays est nettement berbère. Tous les oueds parallèles à l'Oued n-Nsa, et ils sont nombreux – tous

descendant d'ouest en est de la Chebka sur l'Oued Mya et l'Oued Rir' – portent des noms berbères : Oued Retem, Oued Zeghir, Oued Mzab, Oued Metlili, Oued Zirara, etc. »

Du nom de Tunis est dérivé le terme français Tunisie qui désigne le pays dont cette ville est la capitale. Tunisie a pris naissance dans la géographie politique quelque dix ans après la prise d'Alger, par analogie avec le mot *Algérie* calqué sur Alger¹⁰.

Cependant, dans les documents officiels français et dans la presse de langue française, on rencontre encore des appellations anciennes des actes diplomatiques : *Royaume de Tunis* et surtout *Régence de Tunis*, qui sont transcrites de l'arabe : *Al Mamlakat at-tûnusîya*, m. à m. « le royaume tunisien », et *Al 'iyâlat at-tûnusiya*, « la régence tunisienne », cette dernière expression datant de la domination turque.

Mais on a encore en arabe :

1. *Al 'amâlat at-tûnusiya* : le territoire de la Régence de Tunis (Bercher, *Lexique arabe-français*, Alger, Carboneil, 1944, p. 145).
2. *Barr tûnes* : expression d'arabe parlé, « le pays de Tunis ».
3. *Ifriqîya* : (actuellement) orthographié avec un tâ-marboût'a, désigne la Tunisie et une partie de l'Algérie (l'ancienne Numidie). Orthographié avec un 'alif terminal, ce terme désigne l'Afrique tout entière. C'est ainsi qu'on l'orthographiera dans l'expression « Afrique du Nord », *Chamâl Ifriqîya*.
Ce terme déformé souvent en « *frîgya* » désigne, dans le langage des campagnards du Centre et du Sud, le Nord de la Tunisie, le pays à blé.
4. *Tounès*, « Tunis » avec l'acception plus ample de « Tunisie », c'est le sens de la phrase qui permet de savoir s'il s'agit du pays ou de la capitale. Dans ce dernier cas, on emploie aussi l'expression : *al câcîmat at-tûnusiya*, « la capitale tunisienne ».

On voit que la langue arabe ne manque pas de termes pour désigner la Tunisie.

¹ Les trois vocalisations sont indiquées par Yaqût in *Muġam al Buldân*, édit. Caire, I, 2, p. 432; la première est celle qui prédomine; de même dans l'ethnique tûnusî.

² *Description de l'Afrique septentrionale*, 2e édit., 1913, p. 80 de la trad. de Slane.

³ *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, texte et trad. par Dozy et Goeje, p. 130.

⁴ Le pays de *Tarchich*, d'après la Bible (Jérémie, X, 9; Ezéchiél, XXVII, 12) de *Tartessos*, d'après les Grecs, a été identifié par les savants modernes avec le Sud de l'Espagne (voir Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, I, p. 406 et ss.).

Comparez le *Tharsis* de la Bible (Septante : *Tharsis*; *Dictionnaire de la Bible*, T.V. 2e partie, col. 2157-2158, Paris, Letrouzey, 1928).

⁵ Diodore, XIV, 77. Les Lybiens révoltés étaient au nombre de deux cent mille.

⁶ Sur Tunis, à l'époque punique, voir Gsell, *op. cit.*, I, p. 465, II, p. 35 et ss., 103, etc.

⁷ La toponymie libyco-berbère enregistre de nombreux thèmes verbaux et nominaux signifiant le campement, la halte, l'étape, etc., ce qui semblerait prouver qu'à une certaine époque de leur histoire les Libyens furent surtout des transhumants.

⁸ *Description de l'Afrique septentrionale*, trad. p. 276; on a ajouté *arabophones* entre crochets, car les berbérophones comprennent, en général, le sens exact d'*nues n-sa*. En arabe dialectal, on entend plus souvent *nawin*, plur. de plur., que *n-sa*.

⁹ Lettre en date du 18 septembre 1944.

¹⁰ D'après William Marçais, *Histoire et historiens de l'Algérie*, u. 140, ce serait l'historien Pellissier de Raynaud qui l'aurait mis en circulation.

Qui êtes-vous, Andrée Montero ?



Avoir vécu, être
Née bien loin
D'un autre côté de la mer
Rien qu'un rêve, semble-t-il
Et pourtant c'était vrai
Et la vie continue.

Mais pour l'instant
Ou pour toujours,
Ne faire qu'écrire,
Tout dire du passé, du présent,
En écrivain, inventer, faire
Rire ou pleurer
Offrir aux autres le rêve.

– Si vous n'étiez pas vous, qu'aimeriez-vous être ?

Une femme au destin lisse comme « ces galets polis et chauds sous le soleil » (Rio Salado).

– Avez-vous une occupation préférée ? Quelle est-elle ?

Créer d'autres destins par l'écriture.

– Quel est le don que vous souhaiteriez posséder ?

Celui de percer les mystères du lendemain.

– Que craignez-vous le plus ?

La dissimulation, l'hypocrisie.

– Quel est le défaut (ou le vice) qui vous fait le plus horreur ?

La vulgarité.

– Quelle est la qualité que vous appréciez le plus ?

La discrétion.

– Avez-vous un héros favori ? Lequel ?

Camus.

– Préférez-vous voyager ou lire un récit de voyage ?

Voyager.

– Si vous pouviez changer d'époque pour y vivre, laquelle choisiriez-vous ?

Le XVIII^e siècle.

– Pour vous, l'espérance est-elle une vertu, une chance ou une utopie ?

L'espérance est à mon sens, une disposition particulière à lutter aveuglément pour l'avenir.

– Donnez-nous une définition du bonheur.

Impression de plénitude si intense que l'on craint aussitôt de la voir disparaître.